

Leçon I

Nous allons donc cette année avoir à nous occuper non pas d'un auteur mais d'un livre (mais quel livre !). Je vous lis le titre complet :

*Système de la science par Georg Wilhelm Friedrich Hegel ;
Première partie : La Phénoménologie de l'Esprit.*

Un ouvrage de Hegel publié en 1807 ; donc Hegel a, à ce moment-là, 37 ans et il est, du reste, à cet âge, un philosophe encore méconnu, pour ne pas dire inconnu. Quelques mots seulement pour indiquer la carrière que Hegel a menée jusqu'à cette date :

Hegel est né en 1770 ; il fait ses études au séminaire protestant de Tübingen, ce qui était, à l'époque, la seule manière pour un jeune homme peu fortuné de faire des études supérieures. À ce séminaire, qu'il fréquente de 1787 à 1792, il va se lier d'amitié d'une part avec Hölderlin et, à partir de 1790, avec un jeune homme surdoué qui s'appelle Schelling et qui va devenir son ami de prédilection, avec Hölderlin. Ils feront les 400 coups, ils traduiront *La Marseillaise* (on est en pleine Révolution française) ; ils planteront un arbre de la Liberté (c'est une légende paraît-il) ; bref, ils commettront un tas de dévergondages, du moins estimés tels par l'administration du séminaire, qui lieront entre eux une amitié dont nous verrons qu'elle ne sera pas sans secousses.

Hegel, une fois ses études terminées, quitte le séminaire, et comme il n'a aucune envie de devenir pasteur, destinée normale d'un séminariste, il va être précepteur dans des familles bourgeoises, d'abord à Berne puis à Francfort ; il va donc faire une carrière assez terne, alors que Schelling, lui, va faire une carrière universitaire brillante et tout à fait fulgurante puisque, dès 1797, à 22 ans, il est professeur à l'université d'Iéna. Hegel va contempler cette ascension avec une certaine admiration et une certaine envie. En 1800, il va adresser à Schelling un véritable appel au secours auquel Schelling répondra de façon amicale. Il va l'inviter à Iéna, lui faire soutenir une thèse sur la signification philosophique « *des orbites des planètes* » selon les lois de Kepler, si bien que Hegel va devenir Privatdozent (maître de conférence) à l'université

d'Iéna (fonction qui reste assez ingrate puisque les maîtres de conférence étaient payés par leurs élèves).

Pendant quelques années, Schelling et Hegel vont travailler ensemble, Schelling professeur, Hegel maître de conférence subordonné à Schelling bien qu'il soit plus âgé, et Hegel en concevra peut-être une certaine amertume, malgré la reconnaissance qu'il a envers son ami. Ils vont néanmoins éditer ensemble un « *Journal critique de la philosophie* » dont ils seront les seuls auteurs et on ne sait pas toujours très bien lequel a écrit tel ou tel texte. Ce va être dans ce journal que Hegel va publier ses premiers textes philosophiques :

- un écrit sur « la différence entre les systèmes philosophiques de Fichte et de Schelling » ;
- un autre sur « Foi et savoir » ;
- un autre sur « le droit naturel » ;

et, dans tous ces articles, Hegel n'est pas autre chose qu'un défenseur de la philosophie de Schelling. Est-ce par opportunisme ou pour acquitter une dette de reconnaissance ? Je ne le crois pas ; je pense qu'il y a bien réellement, à cette époque, de la part de Hegel, une sorte de fascination à l'égard de Schelling (un peu comme Saliéri à l'égard de Mozart, sauf que là, en quelque sorte, c'est Saliéri qui va gagner, qui du vivant même de ce Mozart philosophique qu'est Schelling, va s'avérer comme le philosophe gagnant).

En 1803, pour d'obscures raisons sentimentales, Schelling quitte Iéna et c'est à partir de ce moment-là que, débarrassé en quelque sorte de la présente écrasante de Schelling, Hegel va commencer à élaborer sa propre philosophie, sous forme de cours (qui seront publiés bien après sa mort), et concevoir l'idée de publier son « système de philosophie » comme Schelling avait publié le sien en 1800, sous le titre *Exposition de mon système de philosophie*. Hegel décide donc d'en faire autant ; seulement, alors que l'*Exposition* de Schelling était un texte relativement modeste (une centaine de pages), Hegel envisage de publier son *Système de la science* en plusieurs volumes : il y aura une *Logique*, une *Philosophie de la Nature*, une *Philosophie de l'Esprit*, et, antérieurement à ces trois volumes, comme introduction, la *Phénoménologie de l'Esprit*, qu'il ne faut pas confondre avec la *Philosophie de l'Esprit*.

Cette première partie du *Système de la science*, Hegel la termine en octobre 1806, au moment même où la guerre fait rage entre la France et la Prusse, notamment à Iéna (14/10/1806) ; d'où des angoisses de Hegel qui a envoyé son manuscrit par la poste... Enfin, Hegel parvient à rentrer chez lui, à retrouver son manuscrit, à corriger les épreuves et l'ouvrage paraît en 1807.

Il paraît et c'est l'échec complet ; personne ne le lit, personne n'y fait attention ; et le seul résultat immédiat de cette publication va être de brouiller Hegel avec Schelling qui s'est cru, à tort ou à raison, visé par quelques allusions méchantes dans la Préface. Il va donc y avoir un refroidissement très net de l'amitié entre nos deux philosophes qui auront rompu tout contact philosophique.

On peut se demander : « Pourquoi cet échec de la *Phénoménologie* ? » Le prétexte de la situation politique n'est pas très convaincant (cf. *L'Être et le Néant* de Sartre en 1943). En fait, l'échec me semble tenir avant tout à la difficulté même du texte qui est sans aucun doute un des plus difficiles de Hegel. En général, quand on fait un premier livre, on veut tout mettre dedans ; c'est ce qu'a fait Hegel. Mais, de plus, il a voulu que chaque phrase soit géniale, contienne un sens philosophique ardu, ce qui est évidemment une erreur : tous les grands textes philosophiques, de la *Métaphysique* d'Aristote à la *Critique de la raison pure* de Kant, sont des textes où il y a beaucoup de platitudes qui font mieux ressortir les idées géniales. Plus tard Hegel se résoudra aussi à délayer l'alcool un peu trop fort de sa philosophie, il mettra de l'eau dans sa philosophie ; il présentera des textes tout aussi géniaux par leur sens global, mais où chaque phrase n'est pas un morceau de bravoure.

C'est donc la difficulté intrinsèque de l'œuvre qui a déconcerté les lecteurs ; et c'est seulement au XX^e siècle que la *Phénoménologie de l'Esprit* sera vraiment redécouverte, en Allemagne avant tout par Heidegger, qui lui consacrera un cours, et, en France, essentiellement à partir de 1935, grâce à A. Kojève qui tiendra, à l'École des hautes études, un séminaire sur la *Phénoménologie de l'Esprit*, auquel assisteront des jeunes gens promis à un brillant avenir comme Merleau-Ponty, Lacan et Raymond Queneau qui éditera, dans les années cinquante, le cours de Kojève sous le titre peut-être un peu ambitieux de *Introduction à la lecture de Hegel*, parce qu'en fait ce n'est pas une introduction mais un commentaire très brillant, mais très discutable aussi, de certaines parties de la *Phénoménologie de l'Esprit* et notamment de la Dialectique du maître et de l'esclave.

Ce qui est plus étonnant encore, c'est que Hegel lui-même a, en quelque sorte, oublié cette première œuvre. En 1811, il publie la *Science de la logique*, qui aurait dû être la deuxième partie de son *Système de la science*. La *Science de la logique* va avoir beaucoup plus de succès et va lancer Hegel sur la scène philosophique — dans un premier temps lui permettre de se marier, et, dans un second temps, faire de lui un des philosophes les plus connus d'Allemagne, sinon le plus connu car les

autres quittent la scène les uns après les autres (Kant est mort en 1804 ; Fichte va mourir en 1814 ; Schelling s'est retiré, ne publie plus rien et rédige, sans les publier, des textes de plus en plus labyrinthiques). Donc, Hegel, grâce à la *Science de la logique*, et, plus tard, en 1817, grâce à l'*Encyclopédie*, devient le plus grand philosophe allemand et oublie son premier texte.

Il ne l'oublie pas totalement puisque, dans ses dernières années, il projetait de le réécrire, d'en donner une nouvelle édition qui serait en fait un nouveau livre, repris de A à Z ; il en sera empêché par la mort puisqu'il disparaît en 1831 après avoir révisé seulement quelques pages de la Préface. Donc, la *Phénoménologie de l'Esprit* n'a jamais été réécrite comme le sera, par exemple, la première partie de la *Science de la logique* ; cet ouvrage reste ce qu'on peut appeler le « monstre de la philosophie hégélienne », un ouvrage monstrueux mais fascinant par sa richesse même, par son excès de richesse, puisque la philosophie de l'Histoire, la philosophie de l'art, la philosophie de la religion, la philosophie du droit de Hegel ont été tirées en quelque sorte de cet ouvrage où Hegel avait voulu tout dire d'un seul coup, où il avait voulu mettre toute sa pensée.

Une autre raison qui va, à partir du XX^e siècle, éveiller l'intérêt pour la *Phénoménologie de l'Esprit*, sera ce qu'on pourrait appeler son caractère existentiel, dans la mesure où la *Phénoménologie de l'Esprit* est le premier ouvrage philosophique qui ne présente pas des affirmations sur ce qui est (sur Dieu, sur l'âme, sur le monde), mais qui prétend décrire comment ça se présente à une conscience qui fait l'expérience du monde dans son savoir, et qui voit ce savoir se transformer suivant une logique qu'initialement elle ne maîtrise pas. Autrement dit (sur ce point Fichte avait peut-être été le précurseur, mais il serait trop long de rentrer dans le détail), pour Hegel, nous sommes dès notre naissance, dès notre premier regard sur le monde, jetés dans le savoir, et ce que nous avons à faire, chacun de nous mais cela vaut également pour l'humanité entière, c'est amener son savoir du dedans, de l'intérieur jusqu'à sa formation ultime.

Il ne s'agit donc pas, comme le faisait Kant, d'examiner du dehors ce qu'est le savoir, jusqu'où il va, sur quoi il porte, etc. ; il s'agit au contraire de voir comment une conscience, jetée dans le savoir sous ses différents aspects (sensation, perception, entendement, raison, moralité, religion, etc.) parcourt tous ces étages du savoir jusqu'à son sommet, jusqu'à ce point d'arrêt que Hegel désigne par cette expression plus ou moins énigmatique de « savoir absolu ».

Voilà ce qu'on peut dire concernant l'extérieur de l'ouvrage. Je ne voudrais pas cependant que vous en tiriez la conclusion que la *Phénoménologie de l'Esprit* est un ouvrage tellement riche qu'il en est désordonné : en fait, la *Phénoménologie de l'Esprit*, même si elle donne au premier abord une impression un peu chaotique, est une œuvre très construite, une œuvre dotée d'une architecture interne que nous nous attacherons à souligner.

Il faut, avant d'entrer dans l'ouvrage même, s'interroger sur le sens du titre : la *Phénoménologie de l'Esprit*. « Esprit », tout le monde comprend, mais « phénoménologie », maintenant, fait penser à Husserl et à ses successeurs (Heidegger, Sartre, Merleau-Ponty, etc.). Il faut oublier Husserl si on veut comprendre ce que Hegel, lui, entend par « phénoménologie », étant bien entendu que ce n'est pas Hegel qui a inventé ni introduit en philosophie ce mot. Le mot apparaît en 1764, sous la plume d'un philosophe allemand, J. E. Lambert. Lambert entend par « phénoménologie » la science des phénomènes, la science des apparences, bref ce qu'il appelle « *une optique transcendante* » dont le but est de montrer comment on peut distinguer le vrai de l'apparence ; « phénoménologie » est donc pour lui la science des illusions de la conscience, illusions qu'il faut corriger si on veut atteindre la vérité.

Lambert avait parmi ses amis un philosophe beaucoup plus connu que lui, E. Kant, et Kant a été tout à fait séduit par ce terme de « phénoménologie », au point qu'en 1770, alors qu'il est en train de préparer un ouvrage qui, 11 ans après, paraîtra sous le titre de *Critique de la raison pure*, mais qui alors n'a pas encore de titre, Kant songera à appeler cet ouvrage en préparation *Phénoménologie de l'Esprit*.

Il y a une lettre de Kant à Lambert, du 2 septembre 1770, qui montre bien l'intérêt de Kant pour ce terme :

Il semble qu'une science toute particulière, quoique simplement négative (phenomenologia generalis), doive précéder la métaphysique ; les principes de la sensibilité s'y verront fixer leur validité et leurs bornes, afin qu'ils n'embrouillent pas les jugements portant sur les objets de la raison pure, comme cela s'est presque toujours produit jusqu'à présent... Il me semble aussi, et peut-être serai-je assez heureux pour gagner sur ce point votre assentiment par cet essai malgré tout encore très imparfait, il me semble donc qu'une telle discipline propédeutique, qui préserve la métaphysique proprement dite d'un tel mélange de sensible, se laissera facilement porter sans de

trop grands efforts jusqu'à un usage étendu et jusqu'à l'évidence.
(Kant, *Correspondance*, Gallimard, 1986, p. 70-71)

Donc, un projet qui est, sous forme d'esquisse, le projet même que traitera la *Critique de la raison pure* : fixer aux principes de la sensibilité, le temps, l'espace, mais aussi aux catégories de l'entendement, leur domaine de validité et leur borne afin qu'ils n'embrouillent pas les jugements portant sur les objets de la raison pure (ces objets inconditionnés que sont Dieu, l'âme, le monde) ; une science donc, la « phénoménologie », qui doit précéder la métaphysique (Kant ne sait pas encore qu'il aboutira à la constatation que la métaphysique est finalement une science impossible) et dont le rôle est un rôle purement négatif ou, comme dit Kant, un rôle « préservatif » : préserver la raison des incursions de la sensibilité ; donc une propédeutique, une introduction au véritable savoir, à la véritable métaphysique, plutôt qu'une métaphysique.

Il est frappant de voir que Hegel, ignorant ce texte de Kant, assignera à la « phénoménologie » le même rôle puisque la *Phénoménologie de l'Esprit* ce n'est pas déjà de la science, c'est simplement une propédeutique, un prologue au *Système de la science*, un prologue mais dont le rôle est tout à fait décisif.

En effet, il s'agit pour Hegel (et c'est ce qu'indique le titre complet de l'ouvrage) de présenter son *Système de la science*. La *Phénoménologie de l'Esprit* ne fait pas vraiment partie de ce système ; elle ne présente pas la vérité, elle est plutôt, selon une tradition qui remonte à Lambert, une science des illusions perdues, qui doit introduire au système du savoir proprement dit.

Hegel, en effet, veut présenter « un système », ce que n'avait pas fait Kant. Il ne faudrait pas en conclure que l'idée de *Système* est une idée neuve, que Schelling et Hegel sont les premiers philosophes à avoir voulu présenter leur philosophie de manière systématique. En fait l'idée selon laquelle la philosophie doit se présenter sous forme de système remonte à l'Antiquité, aux Stoïciens qui furent les premiers à avoir présenté leur philosophie sous forme d'un système qui comprenait trois parties : la *logique*, la *physique* et la *morale*. Le terme même de système était un mot emprunté au vocabulaire de la médecine : il désigne un organisme, c'est-à-dire un tout organique constitué de parties relativement autonomes.

Cette division systématique du savoir en *logique*, *physique* et *morale* va tomber dans l'oubli ; elle n'apparaît pas dans la philosophie médiévale, ni dans les grands « systèmes » du XVII^e ou du XVIII^e siècle

(le philosophe qui sera par excellence, pour Hegel, le maître et le modèle, c'est-à-dire Spinoza, bien que sa philosophie puisse paraître systématique, ne procède pas selon une telle articulation organique de termes relativement indépendants ; la pensée de Spinoza va tout droit, elle déduit de l'idée de Dieu tout ce que l'entendement humain peut en déduire, mais elle le fait d'une façon linéaire, sans articuler des sous-ensembles relativement indépendants). En fait la vieille division stoïcienne va revenir par l'intermédiaire de Kant (qui va être, à côté de Spinoza, le modèle philosophique du jeune Hegel). En effet, si la philosophie de Kant n'est pas un système, il n'empêche que l'essentiel de cette philosophie a été présenté par Kant dans trois ouvrages, les trois Critiques, la *Critique de la raison pure*, la *Critique de la raison pratique* et la *Critique de la faculté de juger*. La première *Critique* porte sur la raison théorique, donc sur le savoir ; elle est avant tout dirigée vers l'objet, vers la manière dont l'objet nous apparaît ou ne nous apparaît pas (la manière dont l'objet métaphysique est insaisissable). La deuxième *Critique*, au contraire, s'occupe de l'action, de la pratique, elle a affaire au sujet lui-même et à la façon dont celui-ci se comporte vis-à-vis de la Loi morale. Enfin, la troisième *Critique* s'occupe non pas de l'objet du savoir ni du sujet de l'action, mais de la façon dont l'un passe dans l'autre, de la façon dont ces deux termes se posent comme identiques, ce qui a lieu dans deux domaines tout à fait particuliers qui sont l'art et la vie :

- L'œuvre d'art est une œuvre produite par un sujet mais qui, en l'occurrence, agit de manière aussi objective qu'une force de la nature ; l'artiste génial, bien qu'il soit un sujet, produit infiniment plus que ce qu'il y avait dans sa conscience ; il produit donc quelque chose d'objectif.
- Inversement, qu'est-ce qu'un être vivant, un organisme ? C'est une chose, de la matière, de l'objectivité, mais qui apparaît si minutieusement disposé, articulé, finalisé, que tout se passe comme si un sujet conscient était à l'œuvre, était l'auteur de ce chef-d'œuvre naturel qu'est un organisme.

Bref, lorsque le sujet se comporte de manière objective, cela donne l'art ; lorsque l'objet semble se comporter de manière subjective, cela donne l'être vivant. Ce sont ces deux termes qui vont être l'occasion de la troisième critique sous ses deux aspects, critique du jugement esthétique et critique du jugement téléologique.

Il y a donc bien une tripartition de la philosophie de Kant. Mais ce va être Schelling, le précurseur de Hegel, qui va présenter sa philosophie comme un système, qui va accomplir le pas décisif en reprenant le

même schéma, la même tripartition mais en l'émancipant de toute référence à la réflexion. Ce qui intéressait Kant, ce n'était pas l'objet mais notre savoir de l'objet ; ce n'était pas la Loi morale, mais notre rapport à la Loi morale ; ce n'était pas tellement l'art ou le vivant, mais notre façon de juger esthétiquement ou téléologiquement. Donc, finalement, ce qui intéressait Kant, c'était le sujet conscient et sa manière de savoir, d'agir et de juger. Schelling va couper, aussi impitoyablement que le fera Hegel, cette dimension de réflexion sur soi et va présenter un système qui, idéalement du moins, comprendra trois parties (correspondant en gros aux trois *Critiques* de Kant) : une philosophie de la Nature, une philosophie de l'Esprit (avant tout philosophie de l'Histoire, de l'action humaine) et une philosophie de l'Art.

Que va faire Hegel lorsqu'il va lui aussi, quelques années plus tard, songer à publier son *système de philosophie* ou, comme il préfère dire, son *système de la science* ? Il va garder les deux premières parties. Si vous lisez l'exposé complet que Hegel a donné de son système dans l'*Encyclopédie des sciences philosophiques*, vous y trouverez une philosophie de la Nature et une philosophie de l'Esprit, comme chez Schelling (chez qui cette deuxième partie était restée à l'état de programme). Mais la nouveauté, et si l'on peut dire le coup de génie de Hegel, va être de reconnaître que l'identité du sujet et de l'objet ne se trouve pas seulement dans l'œuvre d'art et dans le vivant, mais qu'elle se trouve d'abord et avant tout dans le langage. C'est le langage qui apparaît, chez Hegel, comme le lieu propre où sujet et objet s'identifient, s'égalisent et, d'une certaine façon, passent l'un dans l'autre.

En effet, qu'est-ce que parler ? C'est d'une part, pour un sujet, s'extérioriser, s'objectiver d'une certaine façon. Mais le langage, en même temps qu'il est extériorisation du sujet, est intériorisation de l'objet : la chose dont je parle cesse d'être une réalité matérielle inexorablement située en tel ou tel point de l'espace et du temps ; elle se trouve élevée à son essence. Donc, parler c'est objectiver le sujet et subjectiviser l'objet ; c'est là que sujet et objet échangent leurs déterminations. Et c'est pourquoi une philosophie qui ne veut pas être une simple philosophie de l'objet ou de la Nature, ni une simple philosophie du sujet, de l'Esprit ou de l'histoire, mais une philosophie qui se veut *philosophie de l'identité* (« Philosophie de l'identité sujet/objet », c'est comme cela que Schelling présentait sa philosophie), une telle philosophie doit être une *philosophie du langage*, c'est-à-dire une *logique* (étymologiquement, *λόγος* signifie avant tout « parole » : « *Au commencement était le Verbe (λόγος)* », dit l'Évangile, c'est-à-dire au commencement était la parole).